

pessimisme que comporte la foi. Qu'il en ait conscience, cela importe peu. Je me refuse à toute généralisation. Mais voici un homme où l'époque fait craquer une mystique qui ne l'exprime plus.

GEORGES-PHILIPPE FRIEDMANN.

Albert Besnard : M. Albert Besnard est le peintre le plus officiel qui soit. Le plus couvert d'honneurs, de décorations de tous les ordres et de tous les pays. Membre de l'Institut et de l'Académie Française. Il est bien avec tout le monde : avec tous les ministères, toutes les opinions politiques ou religieuses. Il nous envoie gentiment l'exemplaire de son livre avec l'assurance « en toute sympathie », mais sans se compromettre en nous désignant. Il a dû envoyer la même formule à l'*Action Française*.

M. Albert Besnard est même président du Salon des Tuileries. On se demande pourquoi. M. Albert Besnard n'a aucune sympathie, aucune admiration, aucune tendance vers la peinture dite « moderne » Il l'exprime nettement dans ce livre. Mieux : sa peinture est délayée à l'excès, au point de nuire à sa durée.

Au reste il ne doute pas de lui-même. Il écrit, avec une douce sérénité, racontant un de ses voyages en Italie : « Pourtant il y a là le Corrège et sa coupole. Et je voudrais connaître mon opinion (*sic*) sur cette œuvre fameuse. Le Corrège, etc... »

Ainsi, au cours de 300 pages, pourrions-nous connaître l'opinion de M. Besnard. Malheureusement son opinion n'a rien de bien saillant ni de bien personnel, et sa philosophie est étrangement primaire. Son style également. Il n'honore pas l'Académie.

Le plus grand intérêt du livre est étranger à la personnalité de son auteur, si éminente soit-elle en apparence. Ce sont quelques souvenirs de l'ancien directeur de l'école de Rome, ancien pensionnaire lui-même de la villa Médicis. Les souvenirs du directeur suivent ceux de l'ancien élève. Le directeur a un joli mépris pour les élèves Il trouve la villa Médicis habitée par un tel mauvais goût qu'il s'écrie :

« Tout cela était si incohérent, témoignait d'un tel abandon de tout espèce de goût que, désespérant un moment d'une jeunesse qui pouvait tolérer (*sic*) ou méconnaître à ce point le charme des belles choses, je pensai à donner ma démission. »

Ces jugements accompagnent une série d'histoires et d'anecdotes savoureuses et un peu perverses de pensionnaires dames, de modèles, de dames du monde.

Mais la guerre survient. M. Besnard dès les premières semaines, est renvoyé à Rome. Il peint la Villa, vide de ses pensionnaires et la vie romaine en 1914-15. Il raconte comment il fit le portrait du pape, celui de d'Annunzio, puis celui du cardinal Mercier. Il a des mots durs pour ce pauvre Rodin, qu'il rencontre : « Je vois qu'au fond de lui-même il trouve que le monde s'occupe trop de la guerre et plus assez de lui. » et encore : « Rodin paraît dépaycé dans une ville où l'on pense à d'autres événements qu'à son arrivée. » Rodin eut moins de souplesse que

Besnard vis-à-vis du pape, et ne put venir à bout de son portrait. Sa sainteté lui disait : « Pourquoi ne copiez-vous pas le buste du comte Lipaï...? » et refusait obstinément de se laisser voir d'en haut, ce qui eût été sacrilège.

Le livre se termine par l'entrée en guerre de l'Italie... et reprend pour quelques pages destinées à nous raconter le portrait de la reine et du roi des Belges, fait à la Panne, en pleine guerre.

Encore que M. Albert Besnard eut la douleur d'y perdre un fils dans les premières semaines des hostilités, la guerre ne passe dans son livre que comme elle a passé dans le cerveau de gros et bons bourgeois. Ses sentiments sont à la manière de Botrel — qu'il admire et apprécie. Il dit gravement et le plus sérieusement du monde :

« Le monde se comporte très bien. Ces dames tricotent des chaussettes de laine, des gilets pour les pauvres soldats. Chaque semaine, un courrier porte tout cela au front pour nos enfants mêlés aux autres : les enfants des pauvres. »

Le livre de M. Besnard est ainsi d'un bout à l'autre, gras et suant de médiocrité anodine, officielle et bourgeoise, tout ce qu'il y a de plus bourgeoise, avec, en plus, cette onctuosité fausse et pateline que donne la souplesse d'échine des « artistes » très arrivés.

Mais où il dépasse vraiment toute borne permise, c'est lorsqu'il se mêle de critiquer et d'analyser l'attitude d'un jeune pensionnaire de la Villa qui, rescapé de la guerre, revient à Rome en 1916. Il a l'audace de faire grief au combattant de ne pas lui sortir tous les lieux communs usuels... dans les romans-feuilletons d'une presse menteuse : « De la bouche de ce petit bonhomme qui vit auprès de la Mort depuis un an, aucune parole ne sortit... » et voici qu'il l'accuse de toutes les lourdeurs d'éclair, de toutes les imbécillités, pour en arriver à déclarer qu'avec une telle insensibilité, on ne peut être un artiste. A la place de ce « petit bonhomme », qui ne le pouvait pas, aux malsaines curiosités d'un tel pantin, quel ancien combattant répondra « M.....? »

Mecat.

Franz Toussaint : C'est l'Orient des Mille et une Nuits qui revit dans cet ouvrage. Quatre contes réunis en un volume nous transportent en Ispahan, dans des jardins féériques où de petites princesses de rêve cueillent la fleur d'amour. L'ensemble est conçu dans le genre des contes orientaux dont les épisodes s'enchaînent comme les boucles d'un pendentif. L'auteur nous présente tantôt quelque poète persan industrieux et retors, sorte de Scapin amoureux, en quête de bonnes fortunes, tantôt quelque recluse des sérails du vieil Orient rêveuse et fragile, tourmentée d'une passion mélancolique pour quelque fiancé lointain. Un charme languissant pareil à celui de quelque musique surnaturelle et lointaine se répand sur ces histoires où l'on respire l'arôme nostalgique des fleurs d'Ispahan dans les nuits lourdes de là-bas. L'ensemble n'est pas sans mérites. Ces quelques

contes écrits en un style rapide et sûr quelquefois nonchalant, nous offrent un mélange curieux d'exotisme, de merveilleux, de réalisme aigu. Cet art compliqué et savant produit d'une technique raffinée dont tous les effets sont dosés, nous sommes habitués à le reconnaître dans la plupart des productions de notre temps.

La « littérature », l'art de combiner les rythmes, la science des mots ordonnés en périodes magiques, voilà la formule nouvelle de l'esthétique. C'est « l'amusement » d'une société déjà sollicitée par les abîmes d'où l'on ne remonte plus, c'est la science des illusions dont se bercent les décadents, c'est le divorce de l'art et du réel. Nous retrouvons tous ces défauts dans l'ouvrage de Franz Toussaint, mêlés à des qualités réelles. Nous y trouvons aussi une conception de l'amour, car c'est l'usage aujourd'hui que chacun nous soumette l'idée qu'il se fait de ce tourment fatal. Celle de Franz Toussaint n'est pas neuve. Elle est conforme à l'image habituelle que l'on nous offre d'un Orient artificiel où tout s'élève y compris l'amour à des températures tropicales. L'auteur a relevé cela d'un ragout d'adultère à l'usage de messieurs les Sénateurs. Dans notre monde détraqué, l'amour est devenu un amusement mis à toutes les sauces, relevé par des piments dont la dose est calculée avec art. C'est à exprimer cette conception de l'amour que se résout la presque totalité de littérature contemporaine. L'ouvrage de Franz Toussaint en procède directement.

J. REILHAC.

J. Delteil : Joseph Delteil paraît avoir une prédilection pour les désastres, troubles, pestes, bouleversements ethniques, géographiques ou pathologiques. Je ne sais si le chambardement a pour lui un réel attrait. En tout cas il prend un singulier plaisir à imaginer des conjonctions terrifiantes et catastrophiques, dans *Les Cinq sens*, à l'échelle du globe. Peut-être la littérature delteilienne est-elle une soupape à un refoulement qui doit maintenir son auteur dans une voie correcte et monotone. Un ami suppose Delteil inoffensif et assidu fonctionnaire. Je le crois volontiers. Mais il n'importe. Je veux dire tout le bien et le mal que je pense de son roman. D'en avoir lu quelques fragments dans diverses revues, j'avais remarqué et apprécié cette prose violente et colorée, reflétant directement et sans halo les réalités sensorielles (voir notamment Castelnau). Mais ces fragments, tableaux, parfaits, deviennent vite lassants, lorsque mis bout à bout, on en fait un volume de 270 pages. Là, le procédé apparaît et rebute. Certains critiques qui sans doute n'ont jamais lu *Pantagruel* en entier ont parlé de Rabelais. En effet une certaine verve crue et nourrie apparente Delteil à cet auteur. Mais ce n'est que façade. Dans *Les Cinq sens* la richesse verbale, la drôlerie systématique, la trouvaille achevée sont qualités hautement appréciables, mais le suc n'y est point et tout se ramène à la littérature.

Joseph Delteil a fait acte de *surréalisme absolu* (A. Breton, Manifeste, p. 42). En tout cas, il y a

une certaine contradiction entre les *Cinq sens* et la définition du surréalisme telle que la donne André Breton. Le roman de Delteil est entièrement préconçu et se déroule avec une logique qui n'a rien d'irrationnel : un album sans hiatus d'images colorées. D'autre part la préoccupation morale y est certaine : subvenir à la pauvreté d'imagination du lecteur.

JEAN MONTREVEL.

Mme Nicole Stiebel : Evidemment, il nous manquait une femme de lettres ! Jacqueline ou le Paradis Mme Nicole Stiebel vient deux fois perdu de combler cette lacune. (Ed. Grasset) Le roman qu'elle nous présente est, dans son genre, un véritable chef-d'œuvre.

D'une stupidité inconcevable, mal construit, mal écrit, inconsistant et prétentieux, ce livre m'a beaucoup diverti.

Il m'a diverti parce que j'ai dépassé l'âge des saintes indignations et que je prends mon plaisir où je le trouve.

Or, rien de plus comique que les efforts de cet auteur qui, ayant décidé, pour le bien de l'humanité, de faire connaître, à ses contemporains et à la postérité un tas d'idées géniales auxquelles personne n'a encore pensé, embouche, un peu trop bas, le clairon de la renommée et en fait sortir (avec quelle fierté !) un petit pet littéraire sec et, au surplus, sans parfum.

Que Mme Stiebel n'a-t-elle suivi l'exemple de son héroïne, Jacqueline ! Celle-ci ayant barbouillé, comme elle, de nombreuses feuilles de papier, renonce à la carrière littéraire et note, en marge de sa dernière page : « *L'amour ça se fait, ça ne s'écrit pas.* » Puis elle se recouche.

Recouchez-vous, Madame. Recouchez-vous !

HENRI BRU.

LIVRES REÇUS

Laurent Tailhade : *Masques et Visages* (Ed. du Monde Moderne). — Jean Psichari : *Typesses* (Ed. du Monde Moderne). — Ernest Tisserand : *Deux Petits romans* (Ed. du Monde Moderne). — Wilfred Monod : *Jésus ou Barabbas* (Ed. Stock). — Lucie Cousturier : *Mes Inconnus chez eux* (Ed. Rieder). — Rosa Luxembourg : *Lettres à Karl et Luise Kautsky*. (Ed. Rieder). — Edouard Ramond : *Histoires marseillaises* (Ed. de France). — Paul Yram : *L'Ombre maîtresse* (Ed. Baudinière). — Jacques Hardouin : *L'Aventure du sire de Coucy* (Ed. Baudinière). — Albert Erlande : *La tragédie du Consolateur* (Ed. Ferenczi). — Fortuné Paillet : *Monte là-dessus* (Ed. Flammarion). — Maurice Renard et Albert Jean : *Le Singe* (Ed. Crès). — Louis Aufaure : *L'Envolement* (Ed. de la Nef). — X... : *Graal* (Ed. de la Revue Mondiale). — Gustave Meyrink : *Golem* (Ed. des Humbles). — Charles Maurras : *La Musique intérieure* (Ed. Grasset). — André Lamandé : *Ton pays sera le mien* (Ed. Grasset). — Karl Marx : *La guerre civile en France* (Ed. de l'Humanité).